

Sidi Askofaré

L'identité au temps du discours de la science *

S'il est une question qui devait être pensée par nous, analystes, c'est bien, paradoxalement, celle de l'identité. Je dis paradoxalement, parce que nombre de collègues ont rappelé, à juste raison d'ailleurs, que l'identité n'était pas une notion analytique et encore moins un concept fondamental de la psychanalyse.

Et pourtant, comme question, j'y insiste, et pas comme principe de réponse, nous nous devons de nous intéresser à l'identité, quitte à ce que ce soit pour l'interroger, la déconstruire, la mettre en cause ou à la reprendre à nouveaux frais. Pourquoi, me direz-vous ?

Pour deux raisons au moins.

Je mets d'emblée de côté la notion triviale et spontanée de l'identité que nous partageons avec ceux qui ne sont pas inscrits dans notre discours, et qui participe de notre rapport à la « réalité sociale ». Comment, sinon, distinguer seulement nos analysants les uns des autres, et considérer telle cure comme celle d'Untel ? On entrevoit par là non seulement qu'elle est liée à l'imaginaire et à la perception, mais qu'elle est fondamentalement liée à la distinction et à la nomination. Cela juste pour marquer à quelle position délirante pourraient conduire un rejet et une négation inconsidérée de l'identité.

Je me permets aussi de mettre de côté tout ce que la clinique psychiatrique, voire neurologique notamment, a isolé comme troubles de l'identité : disons, pour aller vite, tous les syndromes en rapport avec la reconnaissance, l'identification, le « dénouage » de l'objet, de l'image et du nom.

Donc deux raisons disais-je.

* Texte prononcé à l'après-midi « Question(s) d'identité » organisé, dans le cadre de la préparation des Journées de décembre, par le pôle Pau-Tarbes des Forums du Champ lacanien, le samedi 29 septembre 2007.

La première tient à ce que l'identité, en tant que question subjective, est au cœur de la psychanalyse, de toute psychanalyse. Et là où cette question fait défaut, il y a lieu de s'inquiéter. Ne serait-ce que parce que pour la psychanalyse, qui en cela se distingue de toute psychopathologie, la névrose est d'abord une question. Ce que Lacan précise fort bien d'ailleurs : « [...] la névrose est une question que l'être pose pour le sujet "de là où il était avant que le sujet vînt au monde" »¹.

On sait comment – et Albert Nguyen y reviendra plus longuement et plus précisément tout à l'heure – Lacan déclinera cette question en fonction des types cliniques de la névrose. Que suis-je ? Homme ou femme ? et c'est l'hystérie. Vif ou mort ? et c'est l'obsession.

Le stade du miroir lui-même n'est-il pas la mise en scène de la question, adressée à l'Autre : est-ce vraiment moi cette image unifiée dans le miroir ?

Enfin, le nom, la filiation et donc le Nom-du-Père en tant que signifiant de la fonction paternelle si prégnante dans notre expérience ne portent-ils pas à leurs façons la question lancinante du : qui suis-je ?

La seconde raison de nous intéresser à l'identité que j'entrevois est à rapporter au fait que cette question est posée à la psychanalyse. Comme pratique et comme figure du savoir, la psychanalyse est interpellée : qu'a-t-elle à dire, que peut-elle dire de propre, de spécifique sur l'identité ?

Sans doute pas le dernier mot, qu'il n'y a pas ; mais quelque chose de sérieux parce que orienté par la structure, soit ce que le langage et l'inconscient introduisent dans le réel.

Je dois dire que, pour ma part, j'attends de nos prochaines Journées d'octobre, dont cet après-midi est une manifestation préparatoire, c'est-à-dire à la fois un avant-goût et une incitation à y participer, de nous éclairer et de faire avancer ces questions.

Eh bien, qu'ajouter maintenant, moi qui connais un peu la suite, puisque Albert Nguyen m'a fait l'amitié de m'adresser son texte bien avant que je me mette à rédiger le mien ?

1. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient... », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 520.

Dans la mesure où Albert Nguyên avait déjà franchi le pas d'aller à ce qui, pour nous, est l'essentiel, à savoir l'identité telle qu'elle peut se repenser à partir de la psychanalyse en intension, et donc tout particulièrement l'identité sexuelle, l'identité de jouissance, j'ai considéré qu'il ne serait pas inutile, champ lacanien oblige, d'envisager la question de l'identité à partir du lien social dans son ensemble, je veux dire à partir du système articulé des discours qui inclut donc l'analytique.

J'ai pris mon départ dans la réflexion suivante : les contributions qui se sont succédé pour animer le thème de nos prochaines Journées ont mis particulièrement en évidence la mise en cause de l'identité du sujet par la théorie du signifiant – c'est la doctrine du sujet comme manque à être – et la tension entre l'identité d'aliénation et l'identité (sinthomatique) de séparation. Sans doute que le fait que nous nous soyons orientés à partir de l'identité *dans* la psychanalyse, et donc exclusivement dans l'expérience analytique, rendait cela inévitable.

Mais ce fut au détriment de quoi ? De rien de moins que du dehors constituant de la psychanalyse, autrement dit des autres liens sociaux fondamentaux avec lesquels le discours analytique se situe dans un rapport de tension, certes, mais aussi d'étayage, de dépendance et d'articulation.

Par ailleurs, si d'une part Freud a écrit sa « Psychologie collective... » et son *Malaise dans la culture*, et si d'autre part Lacan a écrit « La science et la vérité » et fomenté sa théorie des discours, c'est bien que, pour l'un comme pour l'autre, les effets de l'inconscient sont à repérer, à déchiffrer bien au-delà de ce qui s'en laisse saisir dans les cures « individuelles ».

Remarquons dès lors que, de même que le symptôme se répartit, en tout cas chez Lacan, entre symptôme social et symptôme particulier, de même l'identité se décline en identité individuelle et en identité collective, lieu de fixation et point de cristallisation des passions et du narcissisme d'un groupe.

Permettez-moi de dire – oh, comme ça, juste en passant – qu'il ne faut pas que le dégoût que peut nous inspirer un ministère de l'Identité nationale, ou la peur que peuvent susciter les « identités meurtrières » (Amin Maalouf) nous empêchent de penser ce que

nous nous devons de penser. Je ne m'engagerai pas aujourd'hui sur ce chantier complexe et difficile, et ce d'autant que je m'étais promis de faire court et simple. Donc, je condense.

Pas d'approche consistante possible, dans la perspective qui est la nôtre, sans mobiliser la catégorie de discours et son potentiel doctrinal. Et ce pour une raison fort simple : que l'on prenne l'identité sur son versant d'aliénation (cristallisation des identifications) ou sur son versant de séparation (déprise des identifications, voire destitution subjective ou identification sinthomatique), il n'y a d'identité concevable que dans un lien social, un lien à l'Autre.

Par ailleurs, il nous saute aux yeux – c'est la phénoménologie ou la clinique de la vie quotidienne contemporaine – que la problématique de l'identité à la fois prend appui et se nourrit de deux discours éminents : la politique, soit le discours du maître, et la religion, qu'on peut, au moins sous certains aspects, rapprocher de, voire identifier au discours universitaire.

Il y a beaucoup à dire, sans doute, sur ce que la notion même d'identité doit au discours du maître, qu'on prenne ce dernier dans son affinité à la mathématique (sa littéralité, son caractère de savoir univoque) ou par ce qui le conditionne comme tel, au sens où Lacan avançait dans *L'Envers de la psychanalyse* que le « discours du maître commence avec la prédominance du sujet, en tant qu'il tend justement à ne se supporter que de ce mythe ultra réduit d'être identique à son propre signifiant² ». Passons sur le développement qu'appelle ici le lien de l'identité et du signifiant maître.

Je dirai, pour faire un pas de plus, que, quels que soient les abus, les errements ou les excès de l'identité ou des formes d'identité promues par la politique et par la religion ou les religions, on reste néanmoins, me semble-t-il, dans le cadre et les limites de l'identité en tant que construction symbolique. D'où non seulement une inscription forte dans le lien social, voire une structuration de ce lien, mais également la possibilité d'ouvertures, de déplacements et de renversements, une dialectique des alliances, des colonisations, des adhésions et des conversions.

Certes, politique et religion se portent encore assez bien, au point que ce que le journal nous sert quotidiennement ne cesse de

2. J. Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 102.

célébrer leurs noces funestes. Je ne peux m'empêcher cependant d'interroger ce que le discours de la science, l'événement discursif le plus décisif depuis l'avènement du monothéisme, a donné comme orientation à la problématique de l'identité.

L'hypothèse que je forme est que, avec le discours de la science, l'identité cesse d'être une question de reconnaissance, une question d'articulation ou de nouage de l'image et du nom – question du sens, pourrait-on dire – pour dériver vers celle du mot et de la chose – question de la référence cette fois –, du nom et de l'objet, de la correspondance du symbolique et du réel.

À première vue, cela peut paraître non seulement un progrès, mais qui plus est un progrès qui concorde et converge avec ce que vise une analyse orientée vers le réel comme pourrait être définie l'analyse lacanienne.

Or, il suffit de se pencher un tant soit peu sur ce vers quoi conduit cette idéologie, c'est-à-dire à rien de moins qu'une totale naturalisation du monde humain – il suffit de se référer à l'amendement Mariani qui tente de réduire la filiation, et donc la famille, à la biologie, à une communauté d'ADN – pour se convaincre qu'il n'en est rien.

En effet, le discours de la science, comme on le sait, est orienté vers un réel qui est celui de la nature, de la *phusis* ; c'est pourquoi il s'accommode fort bien, voire se soutient d'une forclusion de la vérité. Si cette idée du réel s'accorde tout à fait avec la technoscience, et donc avec les biotechnologies, il ne peut pas en être de même avec les parlêtres, pour lesquels le réel qui vaut est non pas celui de l'impossibilité physique mais celle, d'ordre logique, de l'ininscriptibilité du rapport sexuel dans la structure.

C'est même pourquoi, si la psychanalyse vise un réel – et c'est le cas –, ce réel n'est atteignable qu'à passer par les défilés de la vérité et sa structure de fiction. D'où l'importance que revêtent les semblants, les montages signifiants, les échafaudages symboliques qui abritent et tempèrent la jouissance des corps parlants, condition de leur coexistence. N'est-ce pas ce que Lacan, en son lexique, a appelé des « discours » ?

Je conclus. Il y a pour nous, analystes, un réel paradoxe de la notion d'identité. Ce paradoxe tient à ceci : nous ne pouvons ni

l'adopter totalement, ni la négliger, ni la rejeter. C'est que son statut, son intérêt et sa valeur sont relatifs au discours dans lequel elle s'inscrit.

Et si l'identité subjective – puisque c'est celle-là qui nous intéresse – n'était rien d'autre que l'instance qui se déduit du nouage de l'imaginaire du corps, du symbolique du nom et du réel de la jouissance ?

On sait que ce nouage n'est pas gagné pour tout le monde. Comme on sait également que c'est électivement dans les psychoses, i.e. là où le Nom-du-Père n'assure pas sa fonction symptomatique de nouage des éléments de la structure, que les phénomènes de trouble de l'identité sont les plus fréquents : de l'illusion des sosies (*le même est toujours autre*) à l'illusion de Frégoli (*l'autre est toujours le même*³).

Ainsi traduite en borroméen, si je puis dire, on perçoit bien que l'identité pourrait être autre chose, dans la psychanalyse, qu'une forme dévaluée et dévalorisée de l'imaginaire moïque, et qu'elle concerne, plus qu'on ne le croit, des pans entiers et des moments décisifs de notre clinique.

3. On se reportera avec profit, sur cette question, aux travaux de Stéphane Thibierge, et tout particulièrement à sa *Clinique de l'identité*, Paris, PUF, 2007.